



## Chapitre 1 : Ce qui m'a été donné sans mon consentement

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

---

***Fanfiction écrite dans le cadre d'un club de lecture. Le thème de ce premier mois est :  
Les secrets de famille***

La boutique était silencieuse. Trop silencieuse. Un silence épais, presque ouaté, qui n'avait rien de rassurant. Il ne ressemblait pas à celui des fins d'après-midi ordinaires, quand la rue se vidait peu à peu et que le tic-tac de l'horloge murale devenait le seul compagnon de Melinda. Non, celui-ci pesait sur l'air, comme si le monde avait retenu son souffle. Même les vieilles boiseries, d'ordinaire si promptes à craquer, semblaient figées. Melinda Gordon leva lentement les yeux de la vitrine qu'elle nettoyait machinalement. Le chiffon glissa encore une fois sur le verre, sans conviction. Les objets exposés, montres anciennes, bijoux ternis, photographies aux visages oubliés, paraissaient soudain plus sombres, comme avalés par une lumière qui refusait d'atteindre certains recoins. Une odeur subtile de poussière froide et de métal ancien flottait dans l'air. Quelque chose avait changé. Elle le sentait dans chaque fibre de son être. Ce frisson familier, insidieux, glissa le long de sa nuque avant de se loger entre ses omoplates. Sa respiration se fit plus lente, plus attentive. Ce n'était ni la peur ni la surprise, plutôt cette certitude intime, presque intime au point d'être personnelle, qu'elle n'était plus seule. Melinda posa le chiffon sur le comptoir, ses doigts s'y attardant une seconde de trop. Ses yeux balayèrent la boutique sans hâte, s'arrêtant sur les miroirs piqués, les ombres immobiles, les reflets qui semblaient légèrement... décalés.

« Je sais que tu es là », murmura-t-elle doucement, sa voix à peine plus forte qu'un souffle, non comme un défi, mais comme une invitation.

D'abord, ce ne fut qu'une variation de l'air, une distorsion presque imperceptible, comme une chaleur flottant au-dessus de l'asphalte en plein été. La lumière sembla se plier autour d'un point précis de la boutique, devenant laiteuse, incertaine. Puis une silhouette se dessina, hésitante, fragmentée, comme si elle luttait pour se souvenir de sa propre forme. C'était une femme âgée. Son corps translucide portait encore les lignes rigides d'une autre époque. Une robe longue, sombre, serrée à la taille, dont le tissu fantomatique ondulait sans qu'aucun souffle ne le touche. Un col haut encadrait son cou maigre, et ses mains, croisées devant elle, tremblaient légèrement, non de froid, mais d'émotion retenue. Son visage était marqué par les années, mais surtout par quelque chose de plus profond que le temps. Ses yeux, pâles et brillants à la fois, semblaient chargés d'une tristesse ancienne, lourde, presque honteuse. Une peine qui n'avait jamais trouvé de repos. Elle regardait Melinda comme on regarde une vérité trop longtemps évitée, avec crainte et soulagement mêlés.

« Tu me vois... comme elle », souffla l'esprit.

Sa voix n'était pas un son à proprement parler. Elle vibrait dans l'air, fragile, éraillée, comme un souvenir mal refermé. Chaque mot semblait lui coûter, arraché à un silence qu'elle avait appris à habiter. Melinda fronça les sourcils, un pli inquiet se creusant entre ses yeux. Elle ne bougea pas, mais son attention se fit plus aiguë.

« Comme qui ? » demanda-t-elle doucement.

La femme détourna légèrement le regard. Son image vacilla, perdant en netteté, comme si l'aveu qui venait pesait trop lourd. Un long instant passa, suspendu, avant qu'elle ne se décide enfin.

« Ta grand-mère. »

Le nom resta en suspens entre elles, chargé de reconnaissance et de crainte, comme une clé ouvrant une porte que l'esprit n'avait jamais osé franchir seule. Il ne claqua pas, il s'enfonça. Lentement. Profondément. Comme une pierre jetée dans une eau noire dont on ne verrait jamais le fond. Melinda sentit sa poitrine se contracter, un poids ancien s'y installer, réveillant quelque chose qu'elle portait depuis toujours sans jamais l'avoir vraiment nommé. Elle avait toujours su que le don se transmettait. Pas comme un cadeau. Plutôt comme un héritage trop lourd, glissé de génération en génération sans consentement. Une lignée. Une fatalité. C'est ce qu'on lui avait répété toute sa vie, à voix basse, avec prudence, comme on parle d'une malédiction qu'il vaut mieux accepter que comprendre. Sa grand-mère. Le pilier. La première à lui avoir appris à ne pas détourner le regard. À écouter. À croire. Mais aussi celle qui lui avait montré, sans jamais le dire clairement, que voir les morts avait un prix. Melinda releva les yeux vers l'esprit. La femme semblait plus fragile maintenant, comme si le simple fait d'avoir prononcé ces mots avait fissuré ce qui la maintenait debout. Son visage se crispa, ses traits se durcirent sous l'effet d'un souvenir trop vif.

« Elle m'a vue mourir », poursuivit l'esprit.

Sa voix se brisa légèrement, se répercutant contre les murs invisibles de la boutique. L'image de la femme vacilla, traversée par une douleur qui n'avait jamais trouvé d'issue.

« Et elle m'a condamnée. »

Ces derniers mots tombèrent dans un murmure chargé de reproche et de chagrin. Non pas une accusation hurlée, mais une vérité murmurée trop tard, retenue pendant des décennies. Une condamnation qui n'avait pas pris la forme d'un jugement... mais d'un silence. Les images affluèrent malgré elle. Elles surgirent sans prévenir, violentes et désordonnées, comme des fragments de mémoire projetés contre l'intérieur de son esprit. Une vieille maison d'abord, massive, isolée, ses murs de bois sombres rongés par le temps. Les couloirs étroits semblaient s'y refermer sur eux-mêmes, saturés d'ombres épaisses et d'un air trop lourd pour respirer. Des voix ensuite. Étouffées, superposées, chargées de tension. Des murmures affolés, des prières à demi prononcées, le craquement d'un plancher sous des pas pressés. Puis une voix

plus ferme, tremblante pourtant, celle d'une femme tentant de se convaincre qu'elle faisait ce qu'il fallait. Un choix. Fait trop vite. Pris dans la peur, dans l'urgence, sans mesurer les conséquences. Melinda ressentit ce moment précis comme une brûlure sourde, cette seconde où tout bascule et où il n'est plus possible de revenir en arrière.

« Elle croyait bien faire », dit l'esprit.

La femme baissa légèrement la tête, comme accablée par une compréhension tardive. Sa silhouette semblait encore plus translucide, les contours de son corps se brouillant sous le poids du souvenir.

« Mais elle avait peur. »

Un souffle trembla dans sa voix, chargé d'une détresse ancienne.

« Elle voulait que ça s'arrête. »

Melinda sentit son cœur se serrer douloureusement. Ces mots résonnaient trop fort, trop juste. Elle connaissait cette peur, celle qui naît quand le don devient envahissant, quand les morts ne se taisent plus, quand la frontière entre les mondes semble prête à céder.

« S'arrêter ? » demanda-t-elle, la gorge soudain nouée, comme si elle redoutait déjà la réponse.

L'esprit la fixa droit dans les yeux. Son regard ne vacilla pas. Il n'y avait plus d'hésitation, plus de détour possible, seulement une vérité nue, tenue avec une gravité presque solennelle. L'air autour d'elle sembla se figer, comme si même le temps refusait d'avancer avant que les mots ne soient prononcés.

« Elle a transmis le don avant même que tu ne naisses. »

La voix de l'esprit était plus assurée désormais, mais alourdie par un regret qui transparaissait à chaque syllabe.

« Elle l'a placé en toi. Pour s'en libérer. »

Le monde sembla vaciller. Melinda eut l'impression que le sol se déroba sous ses pieds, que les murs de la boutique se penchaient imperceptiblement vers elle. Un bourdonnement sourd envahit ses oreilles, étouffant tout le reste, le tic-tac de l'horloge, sa propre respiration, jusqu'à ses pensées elles-mêmes.

« Non... » souffla-t-elle.

Sa voix était à peine audible, brisée avant même d'avoir réellement existé.

« Ce n'est pas possible. »

Elle recula d'un pas, puis d'un autre, comme si l'air était devenu trop dense, trop lourd à respirer. Sa poitrine se serra douloureusement. Chaque inspiration demandait un effort conscient, presque douloureux. Ses doigts se crispèrent contre le bord du comptoir, cherchant un refuge dans un monde qui venait de perdre sa cohérence. L'esprit la regardait toujours. Avec tristesse. Avec une compassion qui faisait plus mal encore que l'accusation.

« Elle t'aimait », reprit-elle doucement.

Un bref silence s'intercala, lourd de sens.

« Mais elle t'a sacrifiée. »

Ces mots tombèrent sans éclat, sans colère, comme une sentence prononcée trop tard, mais irrévocable. Le silence retomba. Brutal. Assourdissant. Il ne s'agissait plus d'un simple vide sonore, mais d'un gouffre. Un silence qui engloutissait tout, les certitudes, les souvenirs réconfortants, les justifications qu'elle avait construites au fil des années pour survivre à ce qu'elle voyait. Toute sa vie. Tous ces morts. Toutes ces nuits sans sommeil. Les visages qui la hantaient. Les voix qui l'appelaient sans répit. Les adieux jamais vraiment achevés. Ce n'était pas un héritage. C'était un fardeau imposé.

« J'aurais pu être normale... » murmura Melinda, plus pour elle-même que pour l'esprit.

Les mots quittèrent ses lèvres dans un souffle brisé, presque inaudible, comme s'ils n'osaient pas exister pleinement. Ils restèrent suspendus entre elles, lourds d'un deuil qu'elle n'avait jamais su nommer, celui de la vie qu'elle n'aurait jamais. Une vie sans murmures derrière son épaule. Sans regards suppliants surgissant dans les miroirs. Sans cette frontière invisible qu'elle franchissait chaque jour, qu'elle le veuille ou non. La femme hocha lentement la tête.

« Oui. »

Un simple mot. Sans détour. Sans tentative d'adoucir la vérité. Et c'est peut-être ce qui fit le plus mal. Les larmes montèrent, incontrôlables. Elles brouillèrent sa vision, transformant la boutique en une aquarelle tremblante de formes et de lumières. Melinda ne chercha pas à les retenir. Elle n'en avait plus la force. Pas de colère. Pas de cri. Juste une immense fatigue. Une lassitude, accumulée nuit après nuit, visage après visage. La fatigue de porter les derniers mots des autres. D'être le pont, toujours, sans jamais pouvoir s'y reposer. Ses épaules s'affaissèrent imperceptiblement, comme si ce poids invisible venait enfin de trouver un nom, et qu'il pesait soudain plus lourd encore.

« Alors pourquoi continuer ? » demanda-t-elle, la voix voilée, rauque. « Pourquoi aider encore ? »

La question n'était pas un reproche. C'était une supplique presque silencieuse, née du fond de son épuisement. L'esprit l'observa longuement. Puis ses traits s'adoucirent. Ses lèvres

esquissèrent un sourire triste, fragile, chargé de reconnaissance et de respect.

« Parce que toi, tu choisis. »

Un battement passa.

« Elle non. »

Ces mots-là ne cherchèrent pas à consoler. Ils offrirent quelque chose de plus précieux encore. Une vérité. Melinda ferma les yeux un instant. Et pour la première fois depuis longtemps, au milieu du chagrin et de la fatigue, quelque chose de presque imperceptible se posa en elle, non pas la paix... mais la certitude que, malgré tout, ce qu'elle faisait avait un sens. Ces mots s'accrochèrent profondément en elle. Ils ne glissèrent pas à la surface de son esprit, ils s'y enracinèrent, lentement, avec une force tranquille. Comme une vérité longtemps attendue, enfin entendue. Melinda sentit quelque chose se déplacer en elle, presque imperceptiblement, comme si une ancienne tension venait de céder. Le don n'était peut-être pas né d'un choix... Mais ce qu'elle en faisait, si. Cette pensée s'imposa avec une clarté nouvelle. Elle ne changeait pas le passé. Elle n'effaçait ni les peurs, ni les sacrifices, ni les nuits blanches accumulées au fil des années. Mais elle redessina l'avenir. Et cela suffisait à redonner du sens à tout le reste. Melinda inspira profondément. L'air emplit ses poumons, plus léger qu'il ne l'avait été quelques instants plus tôt. Puis elle releva la tête, le regard plus stable.

« Je ne le transmettrai pas », dit-elle avec calme. « Pas par peur. Pas par fuite. »

Sa voix ne tremblait pas. Elle ne cherchait pas à convaincre, elle affirmait. Une décision mûrie dans la douleur, mais libérée de la honte. Elle posa une main sur sa poitrine, juste au-dessus de son cœur, comme pour y sceller sa promesse.

« Je continuerai. Mais parce que je le veux. »

À ces mots, l'esprit sembla s'apaiser. Sa silhouette devint plus stable, plus lumineuse, comme si un poids invisible venait de se détacher d'elle. Les lignes de son visage s'adoucirent peu à peu, la tristesse laissant place à un soulagement fragile, presque reconnaissant.

« Alors le secret peut enfin reposer », murmura-t-elle.

Sa voix se dissipa doucement, comme une brume au lever du jour. Puis sa forme se fondit dans l'air, sans brusquerie, sans douleur, simplement... apaisée. La boutique retrouva son calme. Le vrai silence. Celui qui respire. Celui qui ne presse pas, qui n'attend rien. Les ombres reprirent leur place naturelle, la lumière glissa de nouveau sur les objets anciens, et le tic-tac de l'horloge se fit entendre, régulier, rassurant. Melinda resta immobile un long moment. Puis un sourire faible, mais sincère, étira ses lèvres. Ce n'était plus une chaîne. C'était un choix. Et pour la première fois depuis longtemps, le silence ne lui faisait plus peur.



[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés